Maurice CUSSON

CRIMINOLOGUE, ÉCOLE DE CRIMINOLOGIE,
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

(1994)

“Le modèle québécois”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Maurice CUSSON

"Le modèle québécois".

Un article publié dans **Profession Criminologue. Spécialisation ou professionnalisation ? Actes du 18e congrès de l'Association française de criminologie**, sous la direction de Robert Cario, Anne-Marie Favard et Reynard Ottenhaf. Chapitre 2, pp. 29-36. Toulouse: Éditions Érès, 1994, 227 pp. Collection: Criminologie et sciences de l'homme.

M Maurice Cusson, criminologue, nous a accordé le 18 novembre son autorisation de diffuser électroniquement cet article.

Courriel : maurice.cusson@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 18 novembre 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Maurice CUSSON(1994)

"Le modèle québécois"

Un article publié dans **Profession Criminologue. Spécialisation ou professionnalisation ? Actes du 18e congrès de l'Association française de criminologie**, sous la direction de Robert Cario, Anne-Marie Favard et Reynard Ottenhaf. Chapitre 2, pp. 29-36. Toulouse: Éditions Érès, 1994, 227 pp. Collection: Criminologie et sciences de l'homme.

Table des matières

Introduction

Origines

Un sociologue parmi les psychologues
Des auspices favorables

Tâtonnements et tiraillements

Radicaux et réformistes
La recherche et la pratique

Le "modèle"

Une connaissance rigoureuse et intégrée du phénomène criminel
Le pragmatisme
L'analyse objective et systématique de questions criminelles particulières

Conclusion

Maurice CUSSON *

"Le modèle québécois"

Un article publié dans **Profession Criminologue. Spécialisation ou professionnalisation ? Actes du 18e congrès de l'Association française de criminologie**, sous la direction de Robert Cario, Anne-Marie Favard et Reynard Ottenhaf. Chapitre 2, pp. 29-36. Toulouse : Éditions Érès, 1994, 227 pp. Collection : Criminologie et sciences de l'homme.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

L'invitation de participer au Congrès de la l'Association française de criminologie que Monsieur le professeur Ottenhof m'a lancée, m'a honoré et fait grand plaisir. Mais quand j'ai lu que le programme annonçait "le modèle québécois", j'ai eu un moment de crainte : je n'avais nulle envie de présenter notre variété de criminologie comme un exemple à suivre. Heureusement, je me suis avisé que le terme modèle a plusieurs sens. Il en est un qui me convient : un modèle, c'est aussi la représentation simplifiée d'un système. Aussi, sans prétendre aucunement vous édifier, je me propose aujourd'hui de vous broser à grands traits le tableau de la criminologie telle qu'elle est pratiquée et enseignée au Québec en essayant de faire ressortir sa spécificité et sa cohérence.

* Professeur, directeur de l'École de criminologie, Université de Montréal (Canada).

Mon exposé est divisé en trois parties. La première porte sur nos origines et sur la vision de la criminologie qui prévalait alors. La seconde traite des tensions que nous avons connues tout au long de notre histoire ; ceci me permettra d'évoquer quelques-unes des forces et des faiblesses de notre approche. La troisième partie présentera ce qui m'apparaît comme étant les trois principales caractéristiques de la criminologie québécoise.

Origines

Un sociologue parmi les psychologues

[Retour à la table des matières](#)

Tout commença en 1960. L'université de Montréal créa alors une unité d'enseignement de la criminologie au sein du département de sociologie. Après un purgatoire d'un an, la criminologie s'en détacha pour se constituer en département autonome au sein de la faculté des Sciences sociales. Son fondateur, Denis Szabo, était un sociologue formé à l'Université catholique de Louvain. Les trois premiers professeurs qu'il engagea étaient des psychologues qui avaient l'expérience du travail auprès des délinquants (Messieurs Fréchette et Ciale puis le Père Beausoleil) ; vinrent ensuite s'ajouter une travailleuse sociale (Madame Bertrand) et un psychiatre (Dr Ellenberger). Ainsi, à l'origine, les cliniciens dominaient par le nombre. Pour la plupart, ils s'inscrivaient dans une tradition déjà bien implantée du Québec. En effet dès 1944, le Père Mailloux dispensait un enseignement en psychologie de la délinquance à l'Université de Montréal. À l'Université McGill, un psychiatre, B. Cormier, se consacrait à la psychiatrie légale et, en 1955, il initia des thérapies de groupe auxquelles participaient Messieurs Ciale et Fréchette. C'est trois ans après la fondation du département de criminologie, en 1963, que Jean Pinatel publiait la première édition de son Traité de criminologie. Il exerça une grande influence sur la jeune équipe de professeurs et il contribua à consolider une orientation clinique déjà vigoureuse.

Il n'en reste pas moins que Denis Szabo était sociologue. De plus, la sociologie jouissait alors d'un grand prestige ; la sociologie criminelle américaine faisait preuve d'un remarquable dynamisme et elle exerçait une influence considérable sur les premières générations d'étudiants qui provenaient alors en majorité du département de sociologie. À l'époque, la sociologie criminelle, encore sous l'influence de Sutherland, se définissait largement en opposition à l'approche clinique. Tout cela pour dire que le "modèle québécois" puise dès l'origine dans deux fortes traditions en concurrence l'une avec l'autre : une orientation psychologique et clinique d'origine européenne mais déjà solidement implantée au Québec et une tradition sociologique d'inspiration américaine.

Des auspices favorables

[Retour à la table des matières](#)

La criminologie est née sous d'heureux auspices. Très vite les conditions de sa survie ont été réunies. Pour employer une analogie culinaire, la mayonnaise a pris. De même que pour réussir une mayonnaise, il faut un peu de chance et quatre ingrédients, pour faire "prendre" la criminologie québécoise il a fallu de la chance et quatre conditions.

La première condition : un entrepreneur. À tout seigneur tout honneur. Si Denis Szabo n'avait pas été le formidable entrepreneur qu'il a toujours été, il est peu probable que je serais aujourd'hui ici à vous entretenir de la criminologie du Québec. Denis Szabo perçut un besoin de recherche et de formation dans le système pénal du Québec. Il proposa et fit accepter une vision éclectique, oecuménique et unificatrice de la criminologie. Grâce à sa force de persuasion, il obtint les ressources nécessaires pour constituer une équipe complète de professeurs. Il tissa un réseau serré d'alliances, notamment en fondant, en 1960, la Société de criminologie du Québec. Il lança une série de projets de recherche. Ensuite il consolida le tout par la création d'un doctorat et par la fondation du Centre international de criminologie comparée.

La deuxième condition : l'émancipation des disciplines mères. Très tôt, la criminologie s'est émancipée de la sociologie. Nous n'avons jamais été rattachés à la faculté de droit et nos juristes n'ont pas eu à notre endroit de visées impérialistes. Durant les années soixante, les sciences sociales avaient le vent en poupe et on fondait de grands espoirs sur elles. L'appartenance de la criminologie à une faculté de sciences sociales et non à une faculté de droit paraissait dans la nature des choses. Nous étions aussi en Amérique du Nord, dans un monde intellectuel qui accepte sans difficulté l'idée que la spécialisation est inscrite dans le progrès normal des connaissances. Bref, profitant de l'appui ou, du moins, de la neutralité bienveillante des juristes, des sociologues et des psychologues, la criminologie acquit son autonomie.

La troisième condition : une synthèse originale. Denis Szabo proposait à la communauté universitaire une synthèse originale, combinant la psychologie, la sociologie, le droit et la psychiatrie dans une discipline autonome orientée vers la recherche, le diagnostic et le traitement des délinquants et la politique criminelle. La criminologie ne devait être annexée ni au droit, ni à la sociologie, ni à la psychologie. En 1965, Ellenberger exprimait ceci en affirmant que la criminologie était, un peu comme la médecine, une "science complexe" ayant une finalité pratique à laquelle elle ne peut échapper. En effet certains de ses concepts fondamentaux, à commencer par celui de crime, expriment des jugements de valeur et désignent un mal à résorber, un préjudice à éviter. La criminologie était conçue comme une science à la fois descriptive, expérimentale et appliquée. Elle avait pour fins la prévention du crime, la répression aussi humaine que possible et le traitement du délinquant.

La quatrième condition : une demande à satisfaire. En 1960, le Canada évoluait depuis pas mal de temps déjà vers un traitement plus humain des délinquants. Ce n'était pas l'unanimité, mais nombreux étaient les gens influents qui étaient acquis à l'idée que les délinquants soient traités et rééduqués, que les détenus fassent l'objet d'un diagnostic, qu'ils soient classés en conséquence, puis libérés conditionnellement. En 1960, on commençait à engager des psychologues dans les pénitenciers, on avait créé une clinique d'aide à l'enfance, les services sociaux se développaient, la Commission nationale des libérations

conditionnelles venait d'être créée (en 1959). Un peu plus tard, le Service de probation allait être mis sur pied (en 1967), ensuite des maisons de transition allaient ouvrir. Tous ces développements devaient susciter une demande de personnel formé, une demande qui continue aujourd'hui encore à se faire sentir. Or il n'existe pas au Canada d'école relevant de l'administration pénitentiaire et ayant pour mission de former son personnel comme il s'en trouve une en France. Ce fut donc l'École de criminologie qui combla ce besoin. Dès son origine, elle prépara des gens à travailler comme agents de probation, de libération conditionnelle, de gestion de cas, etc. La principale raison pour laquelle nous n'avons jamais manqué d'étudiants, c'est que leurs études débouchent sur un emploi.

Tâtonnements et tiraillements

[Retour à la table des matières](#)

L'enfant né en 1960 était vigoureux ; il grandit rapidement et eut toujours une bonne santé. Cependant il eut de la peine à vivre en paix avec lui-même. C'est un fait bien connu, la criminologie québécoise est un petit monde traversé par les tensions et les tiraillements. Ses points de désaccord tournent autour de deux axes principaux : le radicalisme contre le réformisme et la pratique contre la recherche.

Radicaux et réformistes

L'opposition la plus évidente place dans un camp les criminologues qui remettent radicalement en question le système de justice pénale et ceux qui l'acceptent, quitte à s'efforcer de le changer de l'intérieur. Les premiers ont commencé par contester la notion de personnalité criminelle, affirmant que s'il existe des différences entre délinquant et non-délinquant, elles ne sont que le résultat du processus d'étiquetage. Ils ont ensuite mis en cause la notion même de crime, lequel fut jugé comme un pur construit socio-légal. Ils ont conclu enfin que le système pénal produit plus de souffrances qu'il n'en épargne et qu'il faut

trouver une réponse plus civilisée à la question criminelle. Dans le camp adverse, on persistait à maintenir qu'il y a des différences entre le criminel récidiviste et l'honnête homme. Cette position prenait appui sur des recherches qui tendaient à montrer que ces différences se manifestent très tôt dans la vie d'un individu et qu'elles sont perceptibles même chez les adolescents qui reconnaissent avoir commis plusieurs délits, sans jamais avoir été arrêtés par la police. On a aussi rappelé que si le crime est construit, il ne l'est pas de manière totalement arbitraire car les agressions et les vols causent aux victimes des préjudices très réels. On concluait qu'un droit pénal démocratique contribue à la justice et à la sécurité du public tout en garantissant les droits et libertés.

Les thèses radicales et abolitionnistes n'ont jamais cessé d'exercer leur pouvoir d'attraction. Cependant les criminologues du Québec n'ont pas voulu pousser ces idées jusqu'à leurs dernières conséquences. C'est ainsi que nous n'avons jamais connu un mouvement en faveur de l'abandon du terme même de criminologie. Notre enracinement dans le monde de la pratique a fait que l'abolitionnisme est resté une affaire d'opinion personnelle. Nous avons été empêchés d'épouser les thèses des plus radicaux d'entre nous par la réalité des souffrances des victimes, par la gravité et la quantité des crimes commis par les "clients" des criminologues cliniciens, par les perspectives d'emplois pour nos diplômés et par les liens que nous avons tissés au sein du système pénal.

Cela dit, nos désaccords idéologiques n'ont jamais menacé d'éclatement la criminologie québécoise. Pourquoi ? D'abord parce qu'un climat de tolérance nous encourageait à accepter nos différences, d'autant qu'au-delà de ces désaccords, de solides liens d'amitié unissent plusieurs d'entre nous. Ensuite, parce que nos différences sont aussi des complémentarités. La pluridisciplinarité, ce n'est pas seulement des regards différents sur le même objet, c'est aussi une division du travail intellectuel qui nous fait voir toutes les facettes du phénomène criminel. L'un de nous se consacre à l'étude de la personnalité criminelle, un autre à la police et un troisième à l'usage abusif de l'incarcération : voilà, à mes yeux, trois objets d'étude légitimes, complémentaires et, quoi que nous en disions dans le feu de la polémique, complémentaires.

La recherche et la pratique

[Retour à la table des matières](#)

La seconde polarisation m'apparaît plus lourde de conséquences. Nos étudiants parlent à ce propos de l'opposition entre la théorie et la pratique, mais la véritable antinomie est celle qui place la recherche empirique d'une part et la pratique clinique d'autre part. Nous avons toujours eu une activité de recherche assez intense. Stimulés par une tradition dont l'initiateur est Denis Szabo, par les subventions de recherche qui ne nous ont jamais fait défaut et par le prestige que la recherche exerce dans notre université, les professeurs ont consacré beaucoup de temps et d'énergie à la recherche.

Nos études ont proliféré, allant dans toutes les directions pour finir par couvrir tous les aspects du phénomène criminel : les délinquants, leurs délits, la criminalité, le système de justice pénal, les victimes, les mesures pénales, l'opinion publique, la police... Notre empirisme a fait de nous des héritiers des positivistes : nous nous méfions des abstractions et des spéculations. Cela nous garde en permanence en contact avec les faits et nous évite de sombrer dans l'esprit de système.

Les nombreuses données que nous avons collectées renseignaient les décideurs. Malheureusement elles n'étaient pas faites pour répondre aux questions qui hantent de jeunes esprits avides de savoir. Car nous n'avons pas échappé au piège de l'empirisme "crasse". Nos études étaient trop souvent mal articulées à la théorie. Quelquefois, le gouffre qui séparait nos opérations de cueillette de données et la théorie était infranchissable. Trop souvent, nos travaux ne produisaient qu'un savoir en miette inapte à faire comprendre les phénomènes. Une telle production ne saurait nourrir de jeunes esprits assoiffés de vérité, encore moins leur procurer un quelconque plaisir intellectuel. Des chiffres et des observations empiriques empilés les uns sur les autres, c'est quelquefois utile aux administrateurs, ce n'est pas satisfaisant pour l'étudiant qui veut comprendre.

Aussi cette activité de recherche n'exerçait pas un grand pouvoir d'attraction sur nos étudiants. Ils trouvaient plus intéressants les emplois en criminologie clinique qui n'ont jamais manqué : agent de probation, de libération conditionnelle, de gestion de cas... De son côté, la théorie de la personnalité criminelle avait la cohérence et la simplicité qu'il fallait pour les "accrocher". Au terme de leurs études de premier cycle, plus de 80% de nos étudiants se trouvent déjà un emploi, le plus souvent dans le secteur correctionnel. Mais très vite avalés par cette puissante bureaucratie, n'ayant pas pleinement assimilé toutes les leçons de la criminologie, plusieurs deviennent de dociles bureaucrates et des techniciens de la gestion de cas. Il en résulte une clinique criminologique fort peu alimentée par la théorie et très peu fécondée par la recherche.

Le "modèle"

[Retour à la table des matières](#)

Le modèle québécois ne se réduit pas aux tensions qui l'agitent. Et il m'apparaît évident qu'il ne saurait se définir en termes idéologiques. Il ne saurait non plus être caractérisé par une activité ou une pratique : parmi les criminologues, on trouve des cliniciens, des gestionnaires, des éducateurs, des policiers, des avocats etc. La diversité de ces tâches nous interdit d'en sélectionner une plus ou moins arbitrairement pour définir la criminologie. Celle-ci est moins un métier qu'un savoir utile dans divers champs d'application comme la probation, la police ou la prévention. Ce qu'est véritablement la criminologie, ce qui la distingue du droit, de la psychologie, etc., c'est un corpus de connaissances sur un objet : le phénomène criminel. Ce qui caractérise le criminologue, c'est son savoir et c'est aussi son art de savoir, car il est initié aux méthodes d'investigation clinique et scientifique qui lui permettent de comprendre les individus délinquants et de saisir la nature précise des problèmes criminels qui se posent dans un contexte précis. La criminologie appliquée repose essentiellement sur ce savoir et sur cet art de savoir ; sa finalité pratique se réalise moins par la maîtrise d'une technique que par un pragmatisme fondé sur la familiarité avec les réalités du terrain, doublée des connaissances sur les diverses

facettes de la question criminelle. La formation que reçoit le criminologue québécois lui confère une compétence distinctive constituée de trois éléments : 1) une connaissance rigoureuse et intégrée de la question criminelle, 2) une attitude pragmatique face aux problèmes criminels et 3) une approche objective et méthodique des questions criminelles spécifiques.

Une connaissance rigoureuse et intégrée du phénomène criminel

[Retour à la table des matières](#)

Par "phénomène criminel", j'entends ici le crime et tout ce qui s'y rapporte : les réactions qu'il provoque, le criminel, l'action policière contre le crime, les mesures pénales, la prévention, les institutions sociales impliquées dans le traitement de la délinquance... Les criminologues sont les seuls professionnels à connaître et, surtout, à avoir une vue d'ensemble de ces réalités. Rappelons que l'essentiel de ce qui se publie en criminologie vise la production et la transmission de connaissances sur le phénomène criminel et très peu sur les techniques. Rappelons que l'essentiel des cours offerts dans notre école est de l'ordre de la connaissance. Au coeur du projet criminologique, nous trouvons la volonté d'offrir à la société des connaissances sur le crime fondées sur la recherche, organisées de manière cohérente et systématique, dépouillées des préjugés, des anecdotes et des approximations. Complémentairement, notre multidisciplinarité, combinée à notre souci de tenir compte aussi bien du crime que de la réaction sociale, nous donnent une vision d'ensemble du phénomène. Le criminologue est donc en premier lieu un spécialiste du crime. Il le voit comme une réalité complexe sur laquelle il possède un savoir rigoureux et ouvert.

Le pragmatisme

[Retour à la table des matières](#)

Plusieurs observateurs ont remarqué que les criminologues se distinguent des autres spécialistes des sciences humaines par une attitude pragmatique vis-à-vis des problèmes criminels. Ils savent ce qu'il est possible de faire ; ils connaissent les ressources disponibles ; ils évoluent avec facilité dans les rouages des appareils policier, judiciaire et correctionnel ; ils posent les problèmes de manière à pouvoir trouver des solutions ; enfin, ils sont soucieux d'efficacité. Ce pragmatisme vient à nos étudiants principalement par les stages qui les plongent dans les milieux où les vrais problèmes se posent et qui les insèrent très tôt dans le réseau de la pratique. Il tient aussi à nos enseignements sur le contexte institutionnel et social de la criminologie appliquée.

L'analyse objective et systématique de questions criminelles particulières

Que trouvons-nous au coeur de la criminologie appliquée ? C'est, pour l'essentiel, l'examen des questions criminelles particulières par quatre démarches : 1) l'évaluation clinique des délinquants dans le but de proposer un diagnostic et de guider les décisions à leur égard, c'est là une compétence qui nous est reconnue par tous ; 2) l'analyse de *patterns* criminels récurrents afin de découvrir des solutions qui soient ajustées à leurs caractéristiques propres ; 3) l'évaluation des politiques, des pratiques pénales et des mesures préventives et 4) l'étude des populations pénales des institutions et des établissements.

Tout cela nous est spécifique : le criminologue peut se démarquer de ses concurrents par sa compétence dans l'examen de délinquants individuels, de configurations criminelles, des politiques et des populations pénales.

La formation donnée à l'École de criminologie est une préparation constante à cette habileté distinctive. Les cours et les stages consacrés à l'évaluation clinique y contribuent, mais aussi les cours de méthodologie et tous ceux qui portent sur l'analyse criminologique.

En résumé, il est possible pour les criminologues de se distinguer de tous les autres professionnels en se faisant reconnaître comme d'excellents spécialistes du phénomène criminel, capables de l'aborder avec pragmatisme, rigueur et objectivité.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Aujourd'hui encore, la criminologie appliquée québécoise reste tributaire de ses origines et de l'époque où elle a vu le jour. En ce temps-là, on s'intéressait au criminel plutôt qu'au crime ; on privilégiait la clinique et on envahissait le secteur correctionnel.

Le poids du passé que nous subissons peut se résumer en un chiffre : 75% de nos diplômés se concentrent dans le secteur correctionnel. Ils y travaillent surtout comme cliniciens ou gestionnaires. Du côté de la police, de la prévention et de la sécurité privée, nous n'avons que 5% de nos effectifs. C'est dire que nous sommes très peu présents dans les secteurs les plus dynamiques de la criminologie appliquée. Nous avons été victimes de notre propre succès et nous courons le danger de rester enfermés dans l'univers correctionnel. Comme chacun sait, ce n'est pas un monde de liberté, ni pour les "clients" ni pour les professionnels qui y travaillent. Ils sont trop souvent enserrés dans un carcan de lois, de règlements et de contraintes bureaucratiques qui réduisent leur marge de manoeuvre à peu de chose. Ils sont aussi conscients du fait que l'efficacité de leurs interventions sur la récidive est fort limitée. Alors que notre apport à l'humanisation des peines est indubitable, notre contribution à la protection de la société contre le crime n'est pas évidente. Il ne m'apparaît pas souhaitable que les trois quarts de nos criminologues soient mobilisés sur un front où la liberté

de manoeuvre est réduite et où les chances d'emporter la décision sont nulles. Il faut donc chercher ailleurs.

Depuis leurs débuts, les criminologues québécois ont été attentifs à ce qui se passait sur la scène internationale. Aujourd'hui, que voient-ils ? Le développement d'une criminologie très proche de l'acte criminel. D'une criminologie qui veut comprendre la logique des décisions prises par les délinquants avec des notions comme l'opportunité et la stratégie, d'une criminologie qui découvre de nouveaux champs d'application comme l'analyse criminologique, la prévention situationnelle et la police d'expertise. Ces développements nous fournissent les armes dont nous avons besoin pour investir le monde de la prévention et de la police. Il se pourrait que, sans délaisser le secteur correctionnel, les criminologues du Québec manoeuvrent dans cette direction. Cela pourrait vouloir dire que le "modèle" québécois continuera de se renouveler et, tout en restant québécois, de tendre à l'universel.

Fin du texte